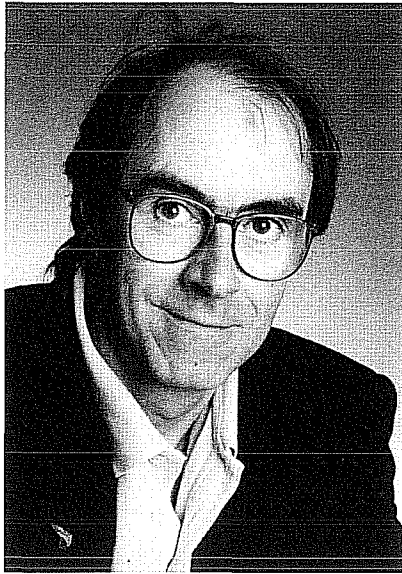


# *Aux portes de l'horreur : le roman autobiographique de Denis Côté*

---

• Jean-Denis Côté •



Denis Côté

**Summary:** In this interview, author Denis Côté discusses for the first time the autobiographical component in his young adult novel *Aux portes de l'horreur* (1994). While the book appears to be a straightforward science fiction novel for young adults, it nevertheless contains traces of its author's own adolescence, in particular the moment of crisis in which Vincent, the book's protagonist, must evaluate his relationships with others and his own sense of identity.

**Résumé:** Dans cet entretien, l'écrivain jeunesse Denis Côté dévoile une partie cachée de son œuvre : la dimension autobiographique du roman *Aux portes de l'horreur* (1994). Bien qu'il s'agisse d'un roman fantastique, celui-ci se révèle, sur certains aspects, fort inspiré de l'adolescence de l'auteur. Le romancier met notamment en relief la crise que vit Vincent, le personnage principal. Cette crise devient l'occasion

*d'une profonde remise en question du jeune homme qui s'interroge sur ses relations avec autrui et sur sa propre identité.*

**D**enis Côté est un auteur jeunesse très connu au Québec. Il multiplie les tirages et additionne les prix : Prix du Conseil des Arts du Canada en 1983 pour *Hockeyeurs cybernétiques*,<sup>1</sup> devenu *L'Arrivée des Inactifs*,<sup>2</sup> Grand Prix de la Science-Fiction et du Fantastique québécois en 1984 pour *Les Parallèles célestes*,<sup>3</sup> Prix Montréal/Brive en 1991 pour l'ensemble de son œuvre, Prix du livre M. Christie en 1995 pour *Le Parc aux sortilèges*. Les livres de Côté se sont également retrouvés à plusieurs reprises en nomination. Relevons, entre autres, que *Nocturnes pour Jessie*<sup>4</sup> et *Les Prisonniers du zoo* ont été finalistes au Prix du Gouverneur général du Canada en 1987 et 1988.

*Aux portes de l'horreur* est un roman plutôt méconnu et pourtant fort significatif en raison de son important contenu autobiographique.<sup>5</sup> Ce roman raconte l'histoire d'un adolescent de 15 ans, Vincent, aux prises avec un phénomène paranormal : il est devenu invisible. Incapable de signaler sa présence à autrui ou même de déplacer quelque objet, Vincent a perdu toute emprise sur le réel et ne comprend pas ce qui lui arrive. Il éprouve de grandes difficultés à se déplacer, souffre de maux de tête; sa nouvelle situation l'empêche de boire et de manger. Ses nombreuses souffrances, tant physiques que psychologiques, l'amènent à hésiter entre vivre et mourir. Cette crise est aussi l'occasion d'une profonde remise en question pour le jeune homme qui s'interroge sur ses relations avec les membres de sa famille et sur sa propre identité.

Denis Côté partage ici son expérience d'écriture dans une entrevue qu'il reconnaît être la plus personnelle de toute sa carrière.

**Jean-Denis Côté :**<sup>6</sup> *Lorsque j'ai lu votre roman Aux portes de l'horreur, j'ai eu l'impression d'y retrouver une connotation autobiographique. Par exemple, dans la courte biographie qui accompagne l'œuvre, vous dites aimer beaucoup le fantastique, la science-fiction, la bande dessinée. Le personnage mentionne les mêmes choses : à neuf ans, il semblait se destiner à devenir écrivain.<sup>8</sup> L'utilisation d'un narrateur «je» vient également accentuer la tentation d'associer l'auteur au narrateur. En revanche, il ne s'agit pas d'un pacte autobiographique avec le lecteur, du moins au sens où l'entend Philippe Lejeune, dans la mesure où le personnage ne porte pas votre nom,<sup>9</sup> mais s'appelle plutôt Vincent. On dirait que le roman contient une forte dimension autobiographique, mais que vous avez cherché à conserver une part d'ambiguïté.*

**Denis Côté :** Vos impressions étaient exactes. Par contre, les raisons pour lesquelles le nom du narrateur n'est pas le mien deviennent évidentes si on lit le roman. Nous sommes en présence d'une histoire fantastique. Les événements racontés sont totalement impossibles et invraisemblables. En revanche, le personnage narrateur, malgré son nom, me ressemble quelque peu. Les références qui s'y rattachent sont en effet les miennes. J'aimerais, par ailleurs, signaler un fait intéressant. Avant de soumettre le

manuscrit à l'éditeur, j'avais produit deux versions préliminaires, assez différentes. Dans la première version, le contexte et les références étaient complètement autres.

Le sujet du roman porte sur le fait que le héros prend conscience de ne plus avoir aucun pouvoir sur l'univers. Non seulement il est invisible, mais nous ne le voyons pas, nous ne le sentons pas, nous ne pouvons le toucher. Il est dans l'impossibilité de faire bouger des objets. Le sujet, dans la version préliminaire, était bien celui qui se trouve dans la version publiée. Cependant, les personnages étaient différents. J'ai éprouvé quelques difficultés lors de l'écriture de ce roman, dont le sujet me semble n'avoir jamais été traité à la télévision ou au cinéma; par conséquent, il s'avère difficile à manier. Ce qui faisait que mon roman n'aboutissait pas, c'est le fait qu'il manquait quelque chose dont je ne me rendais pas compte. J'ai été en mesure de faire avancer cette histoire lorsque j'ai pris conscience que la lacune était l'absence de références qui se rapportaient à moi-même. J'ai réalisé que ce sujet venait de moi. Cela se rapproche de l'exercice qui consiste à produire des dessins pour les présenter à un psychanalyste, ou encore à parler de ses rêves, dont il est possible d'analyser le contenu. La littérature se rapproche souvent de cela. L'aspect fondamental du roman, ce sont moins les références autobiographiques que le sujet en tant que tel, représentatif de l'adolescent que j'ai été et que plusieurs sont.

**JDC :** *Dans le roman, on trouve un passage où le personnage parle à son père : « Papa, papa, j'ai si souvent rêvé d[']e t[']entendre [dire] que tu m'aimais ! Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit, papa ? J'ai si souvent désiré que tu me communicates ta force, papa ! Si souvent espéré ton sourire qui n'est jamais venu, ton rire qui n'a jamais retenti dans la maison, tes mains qui n'ont jamais caressé ma tête ! Oh ! papa, je voudrais te tuer parce que je t'aime et que tu me manques ! Tu m'as toujours tellement manqué ! » (116). Le lecteur a l'impression que Vincent s'adresse à son père parce qu'il n'a jamais vraiment pu lui parler.*

**DC :** *[L'écrivain prend une longue pause.] Il m'a fallu du courage pour écrire ce roman. Le premier volet de ce courage a été de me demander si j'aurais le courage d'écrire un texte qui parle autant de moi. Je m'étais toujours consciemment refusé de le faire. Le deuxième volet se rattachait au fait que mes parents vivaient au moment où j'ai commencé l'écriture de ce roman. Depuis, mon père est décédé. Lorsque je publie un roman, j'en apporte toujours un exemplaire chez mes parents, au cas où ils seraient intéressés à le lire. La rédaction de ce roman a donc été un événement spécial, pour les raisons que je viens d'énumérer. À un moment donné, je me suis dit : « Je ne suis plus le petit garçon à son papa. Je pose un geste d'adulte. J'assume mon entière liberté. Si mes parents sont froissés à la lecture de ce roman, cela leur appartient. Moi, je suis un auteur et j'écris ce récit. » Une petite « cérémonie » a eu lieu lorsque je suis allé remettre le livre à mes parents. Habituellement, je leur donne simplement le livre en leur annonçant qu'il s'agit de ma dernière parution. Cette fois-ci, je leur ai servi une petite*

mise en garde, en leur précisant que ce roman ne parlait pas entièrement de moi et de ma famille, mais qu'il en était très inspiré. Tout ce qu'on y retrouve n'est pas le fruit de la réalité, mais bien des choses sont vraies. Par exemple, j'ai expliqué à ma mère que le personnage de la mère, dont la personnalité n'est peut-être pas des plus enviables, ne la représente pas vraiment, même s'il y a des aspects qui lui ressemblent. Par ailleurs, mon père se rapproche davantage du personnage que l'on retrouve dans le roman. Nous ne sommes donc pas en présence d'une revanche, mais bien d'un témoignage personnel très conscient. J'ai vraiment ressenti ce que nous retrouvons dans la prière que le personnage principal adresse à son père. Autrement dit, c'était vraiment Denis Côté qui parlait par la voix de ce personnage.

**JDC :** *Un passage particulièrement touchant est celui où Vincent, âgé de 15 ans, parle de sa peur d'aborder des jeunes filles. Il s'agit d'un aspect de sa personnalité qui, manifestement, le fait très souffrir. Un des moments forts du roman est justement lorsque le personnage, voyant une jeune fille étendue au soleil, parvient à surmonter sa timidité et décide de la suivre à l'intérieur de sa maison.<sup>10</sup>*

**DC :** Cela correspond quelque peu à la réalité. Bien entendu, je ne me suis pas glissé dans la salle de bain d'une belle jeune fille de 14 ans. Le phénomène qui transforme Vincent en être invisible ne m'est évidemment pas arrivé. En fait, à ma connaissance, cela ne s'est produit pour aucun être humain sur la planète ! Par contre, la jeune fille blonde du roman a véritablement existé. À l'âge de Vincent, j'ai effectivement été obsédé par une belle fille blonde, vivant dans mon quartier. Chaque soir, elle se promenait à bicyclette et sa randonnée la conduisait devant chez moi. Elle ne s'arrêtait pas. D'ailleurs, elle ne m'a jamais regardé. Cela faisait partie de mon drame ! Sauf que moi, adolescent timide, chaque soir je la regardais en me disant : «Il faut que j'ose lui parler, lui dire bonjour...». Peu importe, je n'ai jamais eu le courage de le faire. À mes yeux, elle m'apparaissait trop belle, trop mystérieuse. Il s'agissait d'un ange, tombé du ciel ! Je me disais que je ne pouvais adresser la parole à cette déesse. J'ai revu par hasard cette jeune fille, 20 ou 30 ans plus tard. Je ne lui ai pas davantage parlé, mais je crois qu'elle vit toujours à Québec. Je l'ai reconnue, car elle n'a pas beaucoup changé, même si elle n'est plus aussi jeune. Lorsque je l'ai revue, j'étais un homme. Donc, l'enchantement n'y était plus. Le souvenir de cette jeune fille est bien particulier, puisque cela faisait partie de mes premiers grands émois érotiques et, en même temps, sentimentaux. Je me faisais accroire que j'étais amoureux d'elle. Vous connaissez peut-être le sociologue italien Alberoni qui a écrit *Le Choc amoureux*. Il parle bien, dans cet ouvrage, de «choc amoureux», et non d'amour. J'ai employé le mot «amoureux», puisque dans le sens où l'emploie Alberoni, cela ne signifie pas «aimer». Je crois qu'à 45 ou 80 ans, nous pouvons être amoureux comme à 15 ans, mais ce n'est pas véritablement aimer. Nous parlons plutôt du choc amoureux, avec tout le système hormonal bouleversé, les obsessions, les fantasmes, l'anxiété qui accompagnent un tel sentiment. Pour Alberoni, tomber

amoureux équivaut à vivre une révolution.<sup>11</sup> L'amour, c'est ce qui suit. Souvent, les amoureux ne se rendent pas à l'amour. Ils ne vivent que la période amoureuse. Des tas de gens préfèrent être amoureux qu'aimer. Après un an ou deux, l'émoi tombe, et le plaisir est terminé.

**JDC :** *Le personnage de votre roman a de la difficulté à gérer ses émotions. Ce qui ressort particulièrement de Aux portes de l'horreur, c'est l'oscillation entre vouloir mourir, voire se suicider, ou survivre. Ce thème traverse tout le roman.*<sup>12</sup>

**DC :** Oui, car la situation relevant du fantastique et vécue par le personnage est extrêmement douloureuse. C'est donc tout à fait normal. Personnellement, je n'ai pas songé au suicide à l'âge de 15 ans. Nous sommes placés ici devant la part complètement fictive de l'histoire. Elle se rattache au phénomène fantastique. Cela dit, l'aspect fantastique est une métonymie de ce que j'ai pu vivre. Nous ne nous retrouvons donc pas ici en face d'un refus de vivre, mais bien d'une incapacité de vivre. Le problème qui se pose pour Vincent, pour moi et pour bien d'autres à cet âge, ce n'est pas de vivre ou non, mais bien de ne pas savoir comment on vit, d'être inconscient de ses capacités, de ses possibilités, de ne pas avoir trouvé le déclic qui va nous faire entrer dans la vie. Prenons par exemple le fait d'approcher un garçon ou une fille. Il n'y a pas de règles à cet effet. C'est la vie qui enseigne la façon d'approcher une personne de l'autre sexe, si on est hétérosexuel, ou alors une personne de son propre sexe, si on est homosexuel. Le garçon, Vincent, est trop timide. Il ne possède pas certaines connaissances importantes. Ma jeunesse s'est déroulée dans les années 1960. La communication entre enfants et parents était plutôt limitée. De plus, il y avait des tabous; on cherchait à réprimer la sexualité. Nous connaissions peu la manière d'aborder une fille. Si mes parents avaient appris que j'avais eu, à 15 ans, une relation sexuelle avec une fille, j'en aurais souffert. Je crois que ce n'est plus le cas aujourd'hui : la plupart des parents manifestent une ouverture d'esprit par rapport à la sexualité. Je précise bien que je parle ici de mon milieu, très catholique, populaire, ouvrier, assez pauvre.

**JDC :** *Une chose dont le narrateur se plaint, c'est du silence et de l'incommunicabilité entre les membres de sa propre famille.*<sup>13</sup>

**DC :** Cela se réfère à une partie «réelle». C'était là le climat qui prévalait chez nous. Bien entendu, je sais aussi qu'un tel climat prévalait dans plusieurs familles à cette époque. La difficulté de communiquer et le silence sont des thèmes très exploités dans les livres de psychologie populaire. Précisons que je n'utilise pas le terme de psychologie populaire dans un sens péjoratif. Ces livres sont souvent écrits par des psychologues. Prenons le cas de Guy Corneau, dans *Père manquant, fils manqué*. Ce livre est presque une plaquette. Selon moi, chacun des chapitres mériterait d'être élaboré de façon substantielle, puisque l'auteur a mis le doigt sur un aspect fondamental de la société québécoise. Le titre le dit bien, le père est absent. Il ne joue pas les rôles traditionnels que les pères jouent habituellement dans les sociétés occidentales, pour les raisons que Corneau touche du bout des doigts. Le

père québécois ne parle pas, ne joue pas son rôle.<sup>14</sup> Par contre, je crois avoir été témoin d'un silence moins grand chez les pères âgés entre 25 et 45 ans. Cette voie, reconquise semble-t-il par les hommes, s'accompagne de phénomènes qui ressemblent à l'ancienne absence. Nous le voyons avec toutes ces familles éclatées, ces familles monoparentales où la mère relègue le père à un second rôle (notez que je ne condamne personne ici; je fais simplement une observation). Nous savons que la première cause de mortalité chez les hommes entre 15 et 40 ans, aujourd'hui, est le suicide. Les hommes québécois se suicident énormément. Ce à quoi je veux en venir, c'est que le père manquant de la génération de mon père n'est peut-être pas disparu. Son absence a pris une autre forme, apparemment.

**JDC :** *Dans le chapitre où Vincent remonte dans son enfance, il dit lui-même qu'il était d'une sagesse exemplaire, au point de refuser un cadeau : «Un soir, mon père m'a emmené dans un dépanneur qui appartenait à l'un de ses amis. Après avoir tiré du présentoir l'exemplaire du journal Spirou qui m'avait sauté aux yeux, je suis tombé en extase devant ce qu'il renfermait. À part dans les albums Tintin, je n'avais jamais vu des dessins aussi beaux, des personnages aussi sympathiques, des décors aussi colorés. Ce que je tenais entre mes mains, c'était tout simplement le bonheur, la joie, le paradis sur terre. Rien au monde ne m'aurait fait davantage plaisir que de posséder ce magazine pour le regarder à mon aise. Papa avait remarqué mon intérêt. Se détournant de son ami, il s'est approché de moi : "— Prends-le. Je te l'achète." Avec tout le sérieux du petit homme que j'étais, j'ai décliné son offre en expliquant que c'était beaucoup trop cher» (107).*

**DC :** C'est là l'un des rares épisodes du roman qui soit arrivé. J'avais cinq ans. Je commençais à fréquenter l'école, donc à lire. La scène s'est produite exactement comme dans le livre : il s'agissait d'un journal *Tintin*, qui, à l'époque, coûtait dix sous. Déjà, j'avais conscience que mes parents vivaient pauvrement. Quand mon père m'a offert d'acheter le journal *Tintin*, j'ai regardé le prix. Cela me semblait énorme (dix sous équivalent aujourd'hui à deux dollars). Nous n'aurions pas retrouvé ce type d'épisodes dans les versions antérieures auxquelles j'ai fait allusion en début d'entrevue. Lorsque j'ai pris conscience que le phénomène fictif parlait de moi, j'ai creusé dans mes souvenirs et cela m'est revenu en mémoire.

**JDC :** *Vous avez donc écrit, dans un premier temps, une œuvre de fiction, une histoire fictive à laquelle vous avez par la suite ajouté des événements autobiographiques. Était-ce par souci de vraisemblance ?*

**DC :** Non. Je dirais plutôt que la prise de conscience du phénomène fictif constituait, en fait, une métaphore pour un sentiment m'ayant longtemps habité, c'est-à-dire le sentiment de n'avoir aucun pouvoir, de vivre un peu en marge de la vie et d'être impuissant (subir plutôt que d'agir). Le fait de raconter des événements de ma vie pour illustrer ce phénomène devenait inévitable. C'est le cas dans la scène dont vous venez de parler. Ce petit garçon très sage était, en fait, trop sage, au point où une telle attitude ne correspond pas au fait d'être un enfant. Son attitude se résume à

écraser ses propres désirs au point d'être «invisible», pour se confondre avec la couleur des murs. Des romans ont parfois un retentissement inattendu chez certains lecteurs. Ceux-ci ne se rendent pas toujours compte des «niveaux» de l'histoire. Après la publication d'*Aux portes de l'horreur*, j'ai donné un exemplaire à une femme que je connais. Elle l'a lu et a affirmé s'y être reconnue. Elle disait avoir eu le sentiment d'être invisible, de ne pas exister, de n'avoir aucun pouvoir sur la réalité.

**JDC :** *La métaphore se réalise lorsque le héros vit sa crise, qu'il engueule sa mère lorsqu'il la voit pleurer. Cette réaction est disproportionnée par rapport à ce qu'il a vécu jusque-là.*<sup>15</sup>

**DC :** Le phénomène dont on parle ici s'explique par le fait que sa situation émotive est concrétisée, exacerbée. Une situation émotive, en soi, est abstraite; elle se situe à l'intérieur. Ici, elle s'est concrétisée. C'est un peu comme si l'univers, soudainement, avait décidé de rendre réel, objectif, ce qui était subjectif et personnel. Là où vous voyez juste, c'est lorsque vous affirmez que le personnage de Vincent vit une crise. Cette idée est importante. Je crois que la vie fonctionne de cette manière. Il est rare que dans la vie d'un individu, tout se fasse doucement, comme si celui-ci naviguait sur un petit cours d'eau sans récifs, sans cascades. En général, dans la vie, il y a des moments de crise. C'est un fait reconnu par la psychologie expérimentale, qui affirme que certains âges sont propices aux crises. L'adolescence est l'une de ces périodes, de même que la quarantaine. La crise semble donc nécessaire dans la vie de la plupart des gens pour évoluer, pour effectuer un saut qualitatif.

**JDC :** *C'est ce qui arrive dans le roman : à la fin, le personnage, se rendant compte que la vie l'aime, choisit de vivre et de prendre sa place...*

**DC :** La crise qu'il vit, qui le fait souffrir, l'oblige à faire un choix. Je me permets de revenir à Guy Corneau. Corneau croit que la dépression, qui frappe souvent les adultes autour de la quarantaine, et les hommes en particulier, constitue une épreuve initiatique imposée par la vie à la personne. Dans notre société, au Québec, il n'y a plus d'épreuves initiatiques rituelles imposées aux individus. Il en existe dans d'autres sociétés. Ici, nous avançons comme cela. Nous faisons notre petit bonhomme de chemin. Plus personne ne nous initie à rien. La vie joue donc ce rôle : elle nous rend malades, nous plonge dans la dépression (que nous appelons, en raison de la honte que fait naître ce terme, *burn-out*). Les personnes qui traversent une telle épreuve initiatique peuvent le faire en se bouchant les yeux, en souhaitant uniquement sortir de la crise et redevenir comme avant. En revanche, cela peut aussi être une occasion de faire un saut, un pas en avant. Le garçon de mon roman est précisément confronté à une telle situation : il a compris qu'il a un choix à faire. Il aurait pu, simplement, dire : «Ouf, je suis redevenu comme avant». Sauf qu'à la fin, il constate qu'il a perdu trois doigts. Nous voyons là un aspect fort symbolique : il a perdu quelque chose, tout comme nous perdons toujours quelque chose lors de telles crises initiatiques. Il aurait pu ne pas le

saisir, ou encore refuser de le voir, mais il a tellement souffert qu'il en vient à comprendre qu'il est placé devant un choix : vivre ou demeurer en marge de la vie, dans les coulisses, comme il l'était depuis 15 ans.

**JDC :** *Avez-vous traversé une crise telle qu'elle vous ait amené à faire des choix semblables à ceux dont il est fait mention dans le récit ?*

**DC :** J'ai 45 ans, et il me semble qu'il est impossible de se retrouver à cet âge sans avoir traversé de telles crises. Les gens ne donnant pas d'indices concernant des crises qu'ils auraient vécues sont, à mon sens, de bons comédiens. Oui, j'ai vécu des crises extrêmement douloureuses. Juste avant d'écrire mon roman, j'ai vécu une crise tellement grande que je puis affirmer qu'il s'agit de la pire crise de ma vie. Nous parlons toujours ici, évidemment, au sens d'une épreuve initiatique. Si je n'avais pas vécu cette crise, je n'aurais pas écrit ce roman. Je n'aurais pas compris que le sujet fantastique parlait de moi. Je n'aurais pas eu l'envie de me livrer comme je l'ai fait dans ce roman.

**JDC :** *Lorsque vous avez écrit Aux portes de l'horreur, vous aviez déjà publié 14 romans, deux recueils de nouvelles et vous aviez participé à des collectifs. Ce roman aurait-il pu être votre premier roman ?*

**DC :** Absolument pas. Nous affirmons souvent que le premier roman est autobiographique. Cela s'inscrit dans les mythes qui circulent. Je crois que de tels propos proviennent de non-écrivains. J'ai plutôt l'impression qu'il est très rare que le premier roman soit autobiographique. D'abord, il y a des gens qui, comme moi, écrivent de la science-fiction, du fantastique, de l'épouvante. Je crois même que la majorité des œuvres littéraires publiées s'inscrivent dans ces genres. Lorsque nous écrivons du polar, de l'horreur, il est très rare que nous fassions de l'autobiographie. Pour ma part, je n'aurais pas pu écrire ce roman au début de ma carrière d'écrivain parce que je n'étais pas rendu à ce stade de ma vie juste avant d'écrire *Aux portes de l'horreur*. Lorsque j'ai commencé à écrire des romans, je m'étais donné le principe suivant : jamais je ne parlerais de moi, je me cacherais. Je parlais du principe que je faisais de la fiction. J'ai eu une rencontre très intéressante avec une journaliste qui ne s'intéressait pas à la science-fiction. Précisons qu'il est très rare que les journalistes manifestent de l'intérêt pour la littérature jeunesse. En général, donc, nous, les auteurs jeunesse, avons droit à des entrevues et à des lectures superficielles. Elle, par contre, le faisait avec beaucoup de sérieux. Elle m'a fait prendre conscience, même si ce n'était pas son but, que tous les romans que j'avais écrits jusque-là parlaient de moi.<sup>16</sup> Cela a été toute une surprise, et une découverte importante. J'ai revu en esprit toutes mes œuvres et j'ai réalisé que c'était toujours moi qui y apparaissais. Michel Lenoir, c'est moi. Maxime, c'est moi. Ces personnages représentent ce que je suis vraiment. Il est évident que je n'ai rien vécu de semblable à ce que Michel Lenoir vit dans le cycle des *Inactifs*. En revanche, son cheminement émotif à l'intérieur de sa quête d'identité, c'est moi. Nous pouvons voir le cheminement de Michel Lenoir de bien des façons. D'un point de vue psychologique, je crois que la



série dans laquelle apparaît Michel Lenoir correspond effectivement à la recherche d'identité de la part du personnage.<sup>17</sup> La question qu'il se pose dans les quatre tomes est : «Qui suis-je ?». Une série de questions en découlent : «Qu'est-ce que je veux faire dans la vie ? Quels rôles je veux jouer dans la société ?», etc. Je n'aurais donc pas pu écrire *Aux portes de l'horreur* en tout premier lieu, puisque je n'avais pas fait toutes les prises de conscience que je viens d'énumérer.

**JDC :** *Dans quelle mesure le personnage de Maxime, dont l'âge varie entre 12 et 13 ans selon les romans, vous correspond-il ?*

**DC :** Il y a les deux faces de la médaille. D'une part, Maxime est le garçon idéal pour moi. Si vous me demandiez de regretter la vie que j'ai vécue, et que vous me demandiez quel genre de garçon j'aimerais être, à supposer que j'aurais le choix de recommencer, je répondrais : Maxime. Ce personnage représente donc, dans une certaine mesure, le personnage que j'aurais voulu être. Maxime a certains traits de personnalité que j'avais et que j'ai toujours. C'est un garçon curieux, intelligent. S'il y a quelque chose à mon sujet dont je n'ai pas de doute, c'est le fait que je sois intelligent. Je ne crois pas me vanter en affirmant cela. J'ai des doutes sur bien d'autres aspects, mais sur celui-là, je n'en ai pas. Maxime est donc intelligent et curieux. Il lit de la science-fiction. Même si je ne le mentionne pas souvent, Maxime a des héros : il se passionne pour des personnages comme Indiana Jones. Il a du courage. J'en ai aussi, mais je suis un peu peureux. Maxime est également un peureux, mais il surmonte cette peur. Ce n'est pas un Bob Morane en petit format. Il est plus réaliste que Bob Morane, ou Indiana Jones, qui n'ont pas ou ont peu d'émotions, alors que lui en manifeste. Maxime aime les filles, même si cela ne paraît pas beaucoup. Cet aspect est pourtant présent : nous pouvons le voir entre les lignes. C'est un garçon généreux, tendre, du moins à l'intérieur de lui-même. Il est également droit, honnête. Ce sont des traits de personnalité que j'avais, à son âge, et que j'ai toujours.

**JDC :** *Ce qui m'a frappé, c'est que Maxime est un garçon sensible, sensible à ce qui se passe autour de lui, de même qu'aux êtres qui l'entourent. Après avoir lu Les Prisonniers du zoo et Le Voyage dans le temps, j'ai fait lire ces romans à un ami européen et c'est l'une des principales caractéristiques que nous avons relevées chez ce personnage.*

**DC :** C'est exact. Je ne calcule pas ces choses. Lorsque j'ai écrit les livres de la série «Maxime», je ne me suis pas dit : «Je vais faire un personnage sensible». J'y suis plutôt allé avec la spontanéité. C'est justement cette spontanéité et cette absence de rationalisation qui font en sorte que Maxime soit moi-même. Si j'avais réfléchi au moment de créer ce personnage, j'aurais peut-être créé un personnage différent de moi. Lorsque nous créons un héros avec lequel nous allons vivre pendant sans doute quelques décennies, il y a bien des chances que ce héros nous ressemble. Le personnage de Tintin ressemble beaucoup à Hergé, sous certains aspects, notamment celui de la

pureté. Tintin est un personnage d'une pureté telle que c'est le reflet de Hergé. L'auteur, à la fin de sa vie, a vécu une crise de la pureté. Il a dû se battre contre la pureté qu'il y avait en lui. Il appelait cela «Les démons de la pureté». C'est en produisant l'album *Tintin au Tibet*, dans lequel il y a beaucoup de blancheur, de «démons blancs», dans lequel sévissent une tempête, des avalanches, qu'il a exorcisé les démons de la pureté en lui.

**JDC :** *Le personnage de Vincent, déjà tout jeune, rêvait d'être écrivain : «Écrire, c'est ma manière préférée de m'évader, de sortir de la grisaille. Ça me permet aussi de croire qu'un brillant avenir m'attend, puisque je rêve de devenir écrivain plus tard» (61) et «j'écris de la SF depuis l'âge de neuf ans, c'est mon hobby numéro un» (36). Était-ce votre cas à cet âge ?*

**DC :** Je ne me rappelais pas ce détail. Cependant, à neuf ans, j'écrivais, et c'était mon rêve que de devenir écrivain.<sup>18</sup>

## Notes

- 1 Une liste complète des romans de Denis Côté se trouve à la fin de cet article.
- 2 Depuis 1993, ce roman, revu et corrigé, est publié sous ce titre aux Éditions de la Courte Échelle dans la collection «Roman +» et constitue le premier volet de la quadrilogie du cycle des Inactifs. Les autres titres de la série sont *L'Idole des Inactifs*, *La Révolte des Inactifs* et *Le Retour des Inactifs*.
- 3 Ce roman, qui a connu plusieurs réimpressions, fait maintenant partie de la collection «Atout».
- 4 Ce roman, modifié, est depuis 1998 publié aux Éditions de la Courte Échelle sous le titre *Les Chemins de Mirlande*, collection «Roman +».
- 5 Cette entrevue s'inscrit dans le cadre de l'appel de textes lancé par CCL pour son numéro thématique portant sur l'autobiographie en littérature jeunesse. Par conséquent, l'entrevue occulte les autres aspects de l'œuvre de Côté et ne traite essentiellement que de sa dimension autobiographique.
- 6 L'homonymie fera sans doute sourire, surtout pour un texte traitant de l'autobiographie. Précisons qu'il n'y a aucun lien de parenté entre l'auteur du présent article et l'écrivain. J'ai eu oui-dire que le nom de famille Côté serait le quatrième patronyme le plus répandu au Québec. Comme quoi, ce sont des choses susceptibles d'arriver !
- 7 Dorénavant, à moins d'avis contraire, les pages et les citations renverront à ce roman.
- 8 «J'adore la science-fiction. Je lis des romans, je regarde *Star Trek* à la télé et je vais voir tous les films du genre. En plus, j'écris de la SF depuis l'âge de neuf ans, c'est mon hobby numéro un» (36).
- 9 «L'autobiographie (récit racontant la vie de l'auteur) suppose qu'il y ait *identité de nom* entre l'auteur (tel qu'il figure, par son nom, sur la couverture), le narrateur du récit et le personnage dont on parle. C'est là un critère très simple, qui définit en même temps que l'autobiographie tous les autres genres de la littérature intime (journal, autoportrait, essai)» (Lejeune, 23-24). Le livre de Côté se distingue aussi de l'autobiographie telle que Lejeune la conçoit du simple fait qu'il s'agit d'une œuvre de fiction. Toutefois, ce type d'œuvre peut manifestement receler un contenu autobiographique fort significatif. C'est, je crois, ce que l'entrevue que m'a accordée Côté tend à démontrer.
- 10 Il s'agit du chapitre 13 intitulé «La jeune fille blonde» (119-125).
- 11 «L'essentiel, quand on tombe amoureux, est de voir surgir une force terrible qui tend à

unir nos deux êtres, à rendre chacun de nous deux irremplaçable, unique pour l'autre. L'autre, l'être aimé, devient celui qui ne peut être que lui, l'absolument unique. Cette transformation se produit également contre notre volonté et bien que nous continuions longtemps à croire que nous pourrions nous passer de l'être aimé et retrouver le même bonheur avec quelqu'un d'autre» (Alberoni, 19-20).

- 12 Le personnage principal passe par toute la gamme des émotions comme en témoignent les extraits suivants : «Je voudrais mourir !» (17); «Je me déteste» (66); «Comment guérit-on de la solitude et du sentiment de ne pas valoir grand-chose ?» (66); «Je n'ai plus envie de réfléchir. La vie m'a jeté comme on jette un sac à ordures. Plus rien n'a de sens. Ma situation est sombre comme la mort» (73); «Non, non, non, je refuse de mourir, de soif ou autrement ! Ma vie est peut-être moche, mais c'est quand même la mienne ! Je tiendrai le coup ! Je lutterai ! Rien ni personne ne parviendra à me détruire !» (82); «À toute fin pratique, je ne suis rien d'autre qu'un cadavre en sursis. Quels choix me reste-t-il ? Retourner devant chez moi avant de ne plus en avoir la force ? Me coucher sur ce banc et attendre la mort ? Abréger mon tourment, c'est-à-dire...me suicider ?» (86); «*Vivant* ! Il me manque trois doigts, j'ai un bras perforé, j'ai perdu des litres de sang, je n'ai rien à boire ni à manger...mais je suis vivant.... Et dégoûté de l'être» (119); «Je mourrai d'ici la fin de la nuit. Il le faut ! J'ai trop mal ! Le combat est terminé.... Et je l'ai perdu...» (132); «—...Mourir, en as-tu vraiment envie ? Ne réfléchis pas. Réponds avec ton cœur. — Non... Je... Je voudrais vivre !» (139); «La vie m'aime ! C'est grandiose. Il m'aura fallu quinze ans et combien de souffrances pour décider que je l'aimais, moi aussi. Quinze ans pour commencer enfin à exister» (153).
- 13 Le chapitre 11 intitulé «L'enfance» (105-109) est, à cet égard, particulièrement significatif. Relevons notamment le passage suivant : «...les marques d'affection et les mots d'encouragement n'existaient pas dans notre famille. Je n'ai jamais vu mes parents se blottir l'un contre l'autre. Je ne les ai jamais surpris à se tenir la main, à se regarder tendrement, ni même à sourire. Jamais, non plus, ils ne m'ont dit qu'ils m'aimaient. Quand j'étais petit, "je t'aime" était pour moi une phrase très bizarre que les héros des films et des télééries prononçaient parfois. Dialoguer n'entraînait pas non plus dans nos habitudes. Mes parents ne communiquaient pas vraiment entre eux» (108).
- 14 «Tous les hommes vivent plus ou moins dans un silence héréditaire qui se transmet d'une génération à l'autre et qui nie le désir de chaque adolescent d'être reconnu, voire confirmé par le père. Comme si nos pères avaient été pris dans une sorte de loi du silence décrétant que celui qui parle risque sa vie pour avoir trahi un secret» (Corneau, 16).
- 15 «Le regard de ma mère se couvre d'un voile humide. "— Pourquoi es-tu parti, Vincent ? Pourquoi ?" Les larmes s'arrondissent au bord de ses paupières. Elles scintillent comme de petites pierres précieuses.... Dans ses yeux, les larmes vacillent. Elles tomberont dans quelques secondes... dans un instant.... Elles sont déjà tombées ! J'amorce un mouvement vers la gauche.... Trop tard ! Une larme atteint mon avant-bras droit...passe au travers !... Oh ! LA DOULEUR ! Comme une pointe de métal chauffée à blanc !... Ma mère ! Ma *maudite* mère ! Oh ! que je te déteste, maman ! Tes foutues larmes de merde m'ont transpercé le bras, le sais-tu ? Non, ça ne t'intéresse pas : tu préfères pleurer ! Combien de fois, au cours de ma chienne de vie, t'ai-je vu ainsi en train de chialer ? Es-tu réellement incapable d'autre chose ? Je suis en train de crever à cause de toi ! Depuis hier, j'ai besoin de toi comme jamais !... Je te maudis, maman ! Je te maudis au plus profond de mon cœur !» (113-115).
- 16 Il s'agit d'Isabelle Clerc, professeure au Département de langues et linguistique de l'Université Laval, qui s'occupait d'une partie de la section littérature jeunesse à la revue *Québec français*.
- 17 C'est une position partagée et fort bien expliquée dans l'article de Claire Le Brun.
- 18 On peut lire, en complément au présent texte, l'article de Monique Noël-Gaudreault.

## Ouvrages cités

- Alberoni, Francesco, *Le Choc amoureux : Recherches sur l'état naissant de l'amour*, trad. Jacqueline Raoul-Duval et Teresa Matteuci-Lombardi, Paris, Ramsay, 1981.
- Clerc, Isabelle, «Denis Côté : humaniste et auteur à succès», *Québec français* 91 (1993), 108-109.
- Corneau, Guy, *Père manquant, fils manqué*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1989.
- Hergé, *Tintin au Tibet* (1960, 1963), coll. «Les Aventures de Tintin et Milou», Tournai, Belgique, Casterman, 1991.
- Le Brun, Claire, «Bildungsroman, littérature pour la jeunesse et science-fiction», *Imagine...* 53 (1990), 99-108.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique* (1975), Paris, Seuil, 1996.
- Noël-Gaudreault, Monique, «Comment Denis Côté a écrit certains de ses livres», *Québec français* 104 (1997), 40-41.

## Denis Côté : Bibliographie

### Romans jeunesse

- Les Parallèles célestes*, Montréal, Éditions Hurtubise-HMH, 1983. [Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois, Prix Boréal]
- Hockeyeurs cybernétiques*, coll. «Jeunesse-pop», Montréal, Éditions Paulines [devenues Médiaspaul], 1983. [Également traduit en néerlandais et en anglais, Prix du Conseil des Arts du Canada, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois, Prix Boréal, 9<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie]
- L'Invisible Puissance*, coll. «Jeunesse-pop», Montréal, Éditions Paulines [devenues Médiaspaul], 1984. [Également traduit en anglais]
- Les Géants de Blizzard*, ill. de Stéphane Poulin, coll. «Roman jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1985. [Également traduit en danois et en chinois, finaliste au Prix du Gouverneur général]
- La Pénombre jaune*, coll. «Jeunesse-pop», Montréal, Éditions Paulines [devenues Médiaspaul], 1986. [Également traduit en néerlandais, 10<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie]
- Nocturnes pour Jessie*, coll. «Jeunesse/Romans plus», Montréal, Québec/Amérique, 1987. [5<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie, finaliste au Prix du Gouverneur général]
- Les Prisonniers du zoo*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1988. [Édition spéciale chez Bouki Club (France) en 1988, traduit en danois, en chinois et en espagnol, édition spéciale à tirage limité en 2001, 9<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie, finaliste au Prix du Gouverneur général, finaliste au Prix littéraire de la ville de Poitiers]
- Le Voyage dans le temps*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1989. [Également traduit en chinois et en espagnol, adapté pour la télévision par Allegro Films, édition spéciale à tirage limité en 2001, 9<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie catégorie Farfadets, finaliste au Prix du Livre M. Christie]
- L'Idole des Inactifs*, série «Les Inactifs», coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1989. [Finaliste au Prix Boréal, finaliste au Casper Award]
- La Vie est une bande dessinée*, coll. «Conquêtes», Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1989. [Recueil de nouvelles pour adolescents, prix d'excellence de la revue *Protégez-vous*, 9<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie]
- La Nuit du vampire*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1990. [Également traduit en chinois, en italien et en espagnol,

- adapté pour la télévision par Allegro Films, édition spéciale à tirage limité en 2001, 1<sup>re</sup> position du Club de lecture Livromagie catégorie Farfadets, 3<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie, finaliste au Prix du Livre M. Christie, Coup de Coeur Communication-Jeunesse (6 à 12 ans), Coup de Coeur Communication-Jeunesse (13 à 17 ans)]
- La Révolte des Inactifs*, série «Les Inactifs», coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1990.
- Le Retour des Inactifs*, série «Les Inactifs», coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1990.
- Terminus cauchemar*, coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1991. [2<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie]
- Les Yeux d'Émeraude*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman Jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1991. [Également traduit en chinois et en espagnol, adapté pour la télévision par Allegro Films, finaliste au Prix du Livre M. Christie, finaliste au Prix Québec-Wallonie Bruxelles]
- L'Arrivée des Inactifs*, série «Les Inactifs», coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1993. [Version revue et corrigée de *Hockeyeurs cybernétiques*]
- Je viens du futur*, coll. «Conquêtes», Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1993. [Recueil de nouvelles pour adolescents]
- Le Parc aux sortilèges*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman Jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1994. [Également traduit en espagnol, édition spéciale à tirage limité en 2001, Prix du Livre M. Christie, 1<sup>re</sup> position du Club de lecture Livromagie catégorie Farfadets, finaliste au Prix du Signet d'Or, Coup de Coeur Communication-Jeunesse (6 à 12 ans)]
- Descente aux enfers*, coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1994. [Version revue et corrigée de *L'Invisible Puissance*, enregistré sur cassettes par Audiolivre, 2<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie]
- Aux portes de l'horreur*, coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1994. [3<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromanie]
- La Trahison du vampire*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman Jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1995. [Également traduit en espagnol, 4<sup>e</sup> position du Club de lecture Livromagie catégorie Farfadets]
- La Pénombre jaune*, coll. «Conquêtes», Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1996. [Version revue et corrigée, préface de Henri Vernes]
- L'Île du savant fou*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1996.
- Les Prédateurs de l'ombre*, coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1997.
- Les Chemins de Mirlande*, coll. «Roman +», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1998.
- Les Otages de la terreur*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1998. [Également traduit en espagnol]
- Un parfum de mystère*, ill. de Gigi Wenger, coll. «Premier Roman», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1999.
- La Machine à rajeunir*, ill. de Stéphane Poulin, série «Maxime», coll. «Roman jeunesse», Montréal, Éditions de la Courte Échelle, 1999. [Finaliste au Prix Hackmatack (Nouveau-Brunswick)]
- Traque dans la neige*, coll. «Le Furet Enquête», Paris, Albin-Michel Jeunesse, 2000.
- L'Arrivée des Inactifs*, ill. de Palle Schmidt, coll. «Teen Readers», Copenhagen, Aschehoug Dansk Forlag A/S (Egmont), 2001. [Version abrégée]
- La Machination du Scorpion noir*, ill. de Frédéric Rébéna, coll. «Lune noire», Paris, Éditions Fernand Nathan, 2001.
- L'Empire couleur sang*, coll. «Atout fantastique», Montréal, Éditions Hurtubise-HMH, 2002.

## *Nouvelles pour la jeunesse dans des collectifs*

«Kidnapping», dans *L’Affaire Léandre et autres nouvelles policières*, coll. «Conquêtes», Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1987.

«Catégorie d’étrangeté n° 7», dans *Planéria*, coll. «Conquêtes», Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1985.

La plupart des informations contenues dans la bibliographie sont tirées de la page web de l’auteur : <http://home.switchboard.com/deniscote>

---

---

*Jean-Denis Côté est étudiant au doctorat en sociologie à l’Université Laval et est membre du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ). Il a enseigné la sociologie et la littérature dans quatre universités canadiennes. Ses textes ont été publiés dans diverses revues, dont Québec français, CCL: Canadian Children’s Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse, Cahiers franco-canadiens de l’Ouest et la revue française Études canadiennes. Il est également l’auteur de l’album Le monstre de la cave (Éditions du Soleil de minuit) et est co-auteur, avec Dominic Garneau, d’un livre à paraître aux Éditions David portant sur l’écrivain jeunesse franco-ontarien Daniel Marchildon.*